

Heureusement l'auberge du Paon, où nous descendîmes, est une des bonnes auberges de la Suisse; nous y trouvâmes bon visage, bon feu et bon souper; c'était plus qu'il n'en fallait pour nous remettre. Je demandai à mon hôte si l'on pouvait, le lendemain, me procurer un cabriolet et un cheval pour me rendre à Glaris. Il se consulta un instant avec une espèce de garçon d'écurie, qui mettait du feu dans ses sabots pour se réchauffer les pieds, et le résultat de la délibération fut que j'aurais ce que je désirais.

Comme ce que j'avais à voir à Rapperschwyl, c'est-à-dire les tours et le pont, ne pouvait être vu qu'à la lumière du soleil, et que, vu l'orage qui durait toujours, il ne faisait pas même clair de lune, je pris congé d'une société de braves fermiers qui causaient grains et bastiaux, et j'allai me coucher.

Le lendemain, le temps était encore incertain; cependant le vent était tombé, et l'averse de la veille s'était convertie en une petite pluie fine qui, à la rigueur, n'empêchait pas de voir les objets; je m'acheminai vers le pont jeté sur le lac, et qui est la première merveille de la ville.

Il fut bâti en 1538, par Léopold d'Autriche, qui, ayant acheté le vieux Rapperschwyl et la March, voulut établir une communication entre la ville et la rive gauche du lac. Il résulta de ce vouloir d'ural un pont de bois reposant sur cent quatre-vingts piles et long de dix-sept cent quatre pas, que je mis, montre à la main, vingt-deux minutes à parcourir.

C'est arrivé au bout de ce pont qu'on voit, en se retournant, Rapperschwyl sous son aspect le plus pittoresque; ses tours gothiques lui donnent un petit air formidable, qui ne laisse pas que d'être imposant, et que complète la poterne basse et voûtée qui forme une des portes du canton de Saint-Gall.

En rentrant à l'hôtel, je trouvai mon déjeuner et mon cabriolet prêts; j'avais lestement l'un, et sautai immédiatement dans l'autre. Notre conducteur s'assit de côté sur le brancard, et nous partîmes au grand galop de notre coursier, qui, quoique paraissant peu habitué encore à la profession de cheval d'attelage, ne nous conduisit pas moins sains et saufs à Vesen, où nous nous arrêtâmes pour passer la soirée et la nuit.

Le lendemain nous partîmes d'assez bonne heure, et, laissant le lac de Wallenstadt à notre gauche, nous suivîmes la route qui longe la Linth. Au bout d'une demi-heure de marche, à peu près, je m'étais vertueusement endormi en lisant l'*Histoire du Valais* du père Schkioner, et je ne sais pas depuis combien de temps darait mon sommeil lorsque je fus réveillé en sursaut par un mouvement désordonné de mon équipage et par les cris de Francesco. Je rouvris les yeux: notre conducteur n'était plus sur son brancard, notre cabriolet allait comme le vent, entre un précipice de quinze cents pieds de profondeur et une montagne presque à pic; notre

cheval s'était tout simplement emporté, fatigué qu'il était de traîner une brouette derrière lui; au moins c'est ce que je crus comprendre par ses hennissements et ses ruades.

La situation était assez précaire; notre conducteur, en abandonnant son poste, avait lâché les rênes; elles traînaient à terre, s'accrochant à chaque caillon et occasionnant à chaque accroc des écarts peu rassurants sur une route de douze pieds de large au plus. Bessaisir les rênes avec la main était chose impossible, les pieds de notre cheval venant à chaque instant faire luire leurs fers à huit ou dix pouces de notre visage; sauter à bas du cabriolet était chose impraticable; car, à gauche, emportés par l'élan, nous roulions inévitablement dans le précipice, et, à droite, nous étions écrasés entre la rose et le talus. Francesco priaït tous les saints du paradis en allemand et en italien, et avait tellement perdu la tête, qu'il m'entendait pas un mot de ce que je lui disais. Je résolus alors de m'en tirer tout seul, puisqu'il n'y avait pas d'aide à attendre de lui. Je parvins à abaisser la capote du cabriolet et à m'emparer d'un de nos bâtons de voyage; avec son extrémité je soulevai la bride, que je ressaisis heureusement; c'était déjà beaucoup, car j'espérais, grâce à elle, maintenir notre cheval dans le milieu de la route jusqu'à Nafels, que j'apercevais à un quart de lieue devant nous; et je n'avais plus à craindre qu'une chose; c'est que, inaccoutumée depuis sa vieillesse à un exercice aussi violent, la voiture se disloquât. Heureusement il n'en fut pas ainsi; nous approchâmes de la ville avec la vitesse d'un tourbillon; j'espérais trouver un obstacle contre lequel la course enragée de notre Bucephale irait se briser; mais il entra dans la rue sans coup férir, et continua sa route sans tenir compte du changement de localité.

Cependant la chose ne pouvait durer ainsi, à moins de risquer d'écraser les chiens et les enfants qui se rencontreraient sur notre route. J'avisai donc une maison qui avançait sur la rue, et je décidai que c'était là que finirait notre voyage. En effet, lorsque je me trouvai bien à portée, je tirai violemment les guides de la main droite, le cheval suivit l'impulsion donnée; et, sans rien voir, il alla comme un belier donner du front contre la muraille. Le coup fut si violent, qu'il plia sur les jarrets de derrière, reculant presque avec la même promptitude qu'il avait avancé; mais, dans ce mouvement, il passa sous une enseigne; je profitai de l'occasion; je lâchai bride et bâton; et, criant à Francesco d'en faire autant, je saisis de mes deux mains la branche de fer; et, me laissant tirer du cabriolet comme une lane de son fourreau, je restai pendu ainsi qu'Absalon; seulement, comme ce n'était point par les cheveux, je n'eus qu'à lâcher prise pour me retrouver immédiatement sur la terre, dont, grâce à la dimension de mes jambes, je n'e-